

Confortablement installés

dans son salon, une flûte de champagne à la main, nous attendions que notre ami François nous explique les raisons de son invitation surprise de ce lundi soir. Un 7 mars.

La grande baie vitrée offrait une vue imprenable sur le château de Chinon, mais, posée entre lui et nous deux, bien en évidence sur la table du salon, une vieille arme rouillée retenait toute notre attention.

– J’ai enfin résolu l’affaire dont je vous parle depuis si longtemps ! dit François en levant son verre. Je suis le premier à dénouer cette énigme qui a fait couler tant d’encre et de salive.

– Tu ne vas pas un peu vite en besogne ? hasardai-je. Il faut des preuves ou des témoins. Or, ces derniers...

– J’ai mieux ! J’ai cette épée à laquelle plus personne ne songeait, disparue bien opportunément. Plus qu’un témoin, c’est une révélation.

– Sois prudent tout de même, ne t’emballe pas. D’ailleurs, comment l’as-tu trouvée ?

– Des indices laissés dans des lettres anonymes. En parlant de mes recherches, j’ai fini par attirer l’attention.

Aucun de nous deux n’en doutait. François avait tellement évoqué cette affaire, que même ses amis évitaient d’aborder le sujet ou ne s’y risquaient que pour mieux le chamberer ensuite.

– Je vais tout vous expliquer, reprit-il, mais avant – il caressa l’objet du regard – il faut vous plonger dans l’ambiance de l’événement.

Notre ami s’interrompit, nous regarda longuement avant de poursuivre :

– N’oubliez pas : le personnage principal de ce drame est une jeune femme, presque une adolescente. Elle pénètre dans un milieu inconnu dont elle a tout à craindre. Imaginez son inquiétude lorsqu’elle arrive au pied du grand escalier, dans la soirée du 7 mars 1429.

Les yeux grands ouverts sur une scène qu’il était seul à voir, il commença à nous la décrire en s’attachant aux pas de la damoiselle :

« La nuit est tombée, quelques rares torches forment des îlots de lumière dans la vaste cour du château. Elle hésite un bref instant. Ses deux compagnons l’observent, préoccupés. Aurait-elle peur ?

Elle se reprend et regarde vers le haut, vers la porte close. Son visage se ferme alors qu’elle pose le pied sur la première marche et se met à gravir les suivantes d’un pas décidé. Son premier combat, le plus difficile peut-être, commence.

Lorsqu’elle pénètre dans la grande salle, les têtes se tournent avec surprise. C’est une intruse que l’on examine sans pitié. En quelques instants rires et conversations font place à un silence qui se propage jusqu’aux recoins les plus éloignés, avant qu’un brouhaha réprobateur n’enfle et le remplace.

Quel accoutrement pour une femme ! peut-on lire dans les regards outragés de certaines courtisanes, tandis que d’autres le clament à la cantonade et raillent jusqu’à sa chevelure. »

– Imaginez donc, à cette époque et à cet endroit, une coupe à la garçonne ! souligna François avant de reprendre le fil de son récit.

« Les couleurs chatoyantes, les tentures, le luxe des vêtements, tout la surprend. L’angoisse la saisit à nouveau, elle la dissimule de son mieux sous un sourire distant. Elle doit se montrer sûre d’elle, forte malgré leurs moqueries et leur suffisance. Ils ne la savent pas encore mais ils lui seront bientôt soumis. Elle en a la certitude.

L’intruse remarque maintenant ceux qui, déconcertés par sa tenue, détournent les yeux, ceux qui prennent un air dédaigneux et s’éloignent aussitôt. Elle entend les remarques désobligeantes qui fusent à son intention. On s’écarte à son approche. Peut-être de peur de la toucher, peut-être par mépris. Le silence se fait devant elle, alors

Le mystère

que chuchotements et railleries reprennent de plus belle après son passage.

Un sentiment confus, mélange de colère et de compassion, s’insinue dans son esprit. Colère pour ceux qui la rejettent sans même lui accorder un vrai regard, mais compassion pour leur médiocrité. Tant d’efforts, de larmes et de doutes pour arriver ici et découvrir ça, ces gens bouffis de certitudes et méprisants qu’elle est pourtant venue sauver.

Elle scrute l’assemblée à la recherche de celui qu’elle doit affronter. Un homme s’approche avec un large sourire. Trop suffisant. Trop élégant. Elle l’écarte sans ménagement. La voici presque au bout de la grande salle. Elle s’arrête et l’aperçoit enfin, *lui*, presque caché dans l’encoignure d’une fenêtre. Son air las donne l’impression qu’il est déjà vaincu, qu’il a même renoncé à lutter. Une victime.

Elle se dirige vers lui sans attendre, avec toute la force des certitudes qui l’animent. Trois gardes du corps se précipitent tandis que ses deux compagnons s’interposent, prêts à la protéger. Mais *il* se lève et fait signe de la laisser approcher.

A la surprise de tous, elle met un genou à terre et baisse la tête. Il lui prend la main, l’invite à se relever et ils s’éloignent tous deux. La foule les observe avec anxiété, s’interroge, attend, en proie à un funeste pressentiment.

Elle parle à voix basse, longuement, s’explique avec patience. Il la questionne, la fait répéter à plusieurs reprises, et sa méfiance s’efface à mesure que son intérêt s’accroît. Elle peut maintenant délivrer son message et, dans un silence de mort, saisit son